

Artur Heras

Lorsque la rébellion est une fête

Manuel Vicent

A Valencia, a perduré, même au cours de la période franquiste, une stase d'anticléricalisme, héritage immergé légué par Blasco Ibanez, mais, paradoxalement, dans la période la plus noire du franquisme, ce furent deux membres du clergé, Alfons Roig et Josep Espasa, qui offriront un horizon progressiste à un groupe d'intellectuels et d'artistes, qui en ces temps de répression fourbissaient leurs premières armes. Josep Espasa était recteur du collège Santo Tomas de Villanueva et donnait des cours de religion à la faculté de Lettres et Philosophie de la rue de la Nave. La religion était une matière sans grande importance, mais cet ecclésiastique antidogmatique proposait une explication du mystère de la foi, non pas au travers des textes de l'histoire sacrée mais plutôt en se référant à l'expérience des grands écrivains contemporains. Dans les salles de la faculté, dans les années cinquante, résonnèrent pour la première fois les noms d'Albert Camus, de Graham Greene, Jean-Paul Sartre, Aldous Huxley, Gide ou Bernanos. Lorsqu'il fut exclu de l'enseignement pour ses idées trop avancées, le prêtre Espasa se retira dans sa maison natale de la Pedrera à Denia où il accueillit Vicent Ventura, sujet de représailles à cause de l'affaire du Complot de Munich. Dans cette maison entourée d'amandiers, de vigne et d'orangers, passèrent de nombreux artistes et intellectuels valenciens dont, en premier lieu, Joan Fuster.

Quant à Alfons Roig, professeur à l'école des Beaux-Arts San Carlos de Valencia, il développa une activité de même intention auprès des artistes plasticiens. Tous les jeunes peintres valenciens d'alors, qui connaîtraient plus tard la renommée, tels que Sempere, Hernandez Monpo, Rafael Armengol, Joaquin Michavila, Manolo Boix, ceux de l'Equipo Realidad, Solbes et Valdés de l'Equipo Cronica, Cillero, Artur Heras, Andreu Alfaro, Miquel Navarro, entre autres, qui passèrent ensuite par la salle Parpallo, dont Heras fut le fondateur et le premier directeur, bénéficièrent, directement ou indirectement, d'un certain éclairage grâce à l'attitude, plus esthétique que spirituelle, de cet ecclésiastique. Artur Heras lui doit d'avoir été le personnage principal de la restauration de l'ermitage de la Consolation de Llutxent, dans la vallée d'Albaida, qui se transforma en fête pop.

En 1969, l'ermitage était devenu propriété d'Alfons Roig qui entreprit de réparer les outrages causés par la guerre et par les séquelles de l'abandon. En 1981, un groupe d'artistes mit la main à la pâte et Artur Heras se chargea de restaurer la coupole de la chapelle. Sur un échafaudage, couché sur le dos, à l'instar de Michelange dans la chapelle Sixtine, Artur Heras commença à imprimer son tempérament ironique au milieu de ce vol d'anges musiciens qui habitaient dans ces nuages. Etant donné qu'Alfons Roig lui avait donné la permission de jouer, Heras pensa que ce serait bien de réaliser son autoportrait avec les lettres de l'alphabet et les premiers nombres sortant de sa bouche afin d'apprendre à lire et à compter aux anges ; et pourquoi pas faire sauter le chapeau de Charlot avec un ressort parmi les notes de jazz, croches et

double croches qui iraient se déverser dans un panier rempli d'œufs et d'ail tendre. Au cours de la guerre civile, un anarchiste avait démolì la tête de l'un des anges d'un coup de feu et désormais, l'artiste l'avait changé en chasseur romantique qui tirait un nuage d'étoiles rouges vers le paradis. C'était plus qu'un jeu. Il s'agissait de perturber l'ordre céleste pour élever la spontanéité, l'effronterie et la liberté méditerranéenne au rang d'esthétique. Il y a bien dans le cloître du monastère de Silos, un chat revêtu des ornements sacerdotaux en train de célébrer la messe où même certains chapiteaux d'église dignes de la plus moderne des dépravations.

A cette époque, Artur Heras, qui se déplaçait, très à l'aise, dans le domaine de l'esprit provocateur, avait déjà donné à son travail une dimension de fête dadaïste. Depuis les années soixante, le pop art n'acceptait rien qui ne soit amusant, intelligent, irritant, décapant, risqué et frivole à la fois. L'émotion esthétique avait été remplacée par la surprise et l'humour, par les sourires et les larmes de l'esprit. Habité par l'esprit du « non », qui rend libre, Artur Heras a utilisé l'imagination comme une arme contre les principes établis. L'art ne sert à rien s'il ne sert pas à démolir les faux dieux, à démasquer les tyrans, à aller au-delà des idéologies pour comprendre l'époque dans laquelle on vit. Dompteur de la technique dans la plastique et des matériaux de sculpture, sous toutes leurs formes, cet artiste savait que, par la suite, le regard complice du spectateur était une composante essentielle de l'œuvre et il fit en sorte de la rechercher à tout prix pour la faire sienne.

Quoi qu'il en soit, malgré toutes les aberrations créées sous l'inspiration de la queue du diable, la peinture continue à être une façon de recréer le monde par le biais de formes et de couleurs sans abandonner la plastique qui est son langage propre. Ce qui est admirable chez Artur Heras c'est qu'il est capable de déranger l'ordre, de réaliser un pamphlet antifranquiste, de se lancer dans une satire violente à l'humour décapant, d'être non formaliste, abstrait, surréaliste ou conceptuel, mais toujours en réalisant et marquant son travail de son empreinte digitale reconnaissable entre toutes : son propre langage. Tout d'abord, on apprend à peindre, après, on peut être révolutionnaire. Entre le constructivisme du russe Tatlin, pure élucubration d'une géométrie mentale, les métaphores poétiques de Magritte, les affiches militantes de Renau, et l'urinoir de Duchamp, qui fait du regard du spectateur, de l'art, la figuration d'Artur Heras se permet le luxe d'élargir le jeu jusqu'à de surprenants extrêmes. Il bombarde la tour de Babel de Tatlin avec des avions en papier, il réduit les idéaux du règne de Dieu à un paquet de cigarettes de la marque « Ideales » que l'on fumait en des temps moins fastes, la victoire de Samothrace peut se retrouver oxydée ou ensanglantée et ses séries Banderas-banderas lui permettent de démystifier les symboles et les frontières. Les métaphores d'Heras rendent tout possible, toucher la lune avec les pieds depuis son lit ou transformer un coca-cola en cocktail Molotov. Toujours subtil, jamais détonant, bridant la grossièreté ou la démesure méditerranéenne. En fin de compte, sa peinture est en accord avec l'esquisse de sa personne, réservé, séducteur, élégant, anticonformiste, qui connaît la façon de tenir en main, de la bonne manière, le cahier de dessin, le pinceau ou un gin-tonic, à partir du moment où il s'agit de la même fête.